
Études littéraires africaines

Christianisme, éducation, création littéraire et vision du monde chez quelques romanciers camerounais des décennies cinquante et soixante



Alphonse Moutombi

Numéro 35, 2013

L'impact des missions chrétiennes sur la constitution des champs littéraires locaux en Afrique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1021709ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1021709ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moutombi, A. (2013). Christianisme, éducation, création littéraire et vision du monde chez quelques romanciers camerounais des décennies cinquante et soixante. *Études littéraires africaines*, (35), 49–59.
<https://doi.org/10.7202/1021709ar>

CHRISTIANISME, ÉDUCATION, CRÉATION LITTÉRAIRE ET VISION DU MONDE CHEZ QUELQUES ROMANCIERS CAMEROUNAIS DES DÉCENNIES CINQUANTE ET SOIXANTE

Les Églises protestantes et catholique ont assumé, directement ou non, une part importante dans la formation de la future élite sociale, politique et intellectuelle camerounaise, ainsi que dans la constitution du champ littéraire national à l'époque de la première génération d'écrivains. Celle-ci n'émerge véritablement que pendant la période anglo-française¹, durant la dernière décennie de l'ère coloniale au Cameroun, pour s'affirmer davantage durant la décennie suivante. C'est à cette vingtaine d'années que nous nous intéresserons ici, pendant lesquelles les élèves issus de l'enseignement confessionnel chrétien, tant primaire que secondaire, s'imposent progressivement sur la scène littéraire nationale et internationale.

On connaît les ouvrages, devenus classiques, laissés par les ténors de cette génération : *Ville cruelle*, *Une vie de boy*, *Le Pauvre Christ de Bomba*, *Le Vieux Nègre et la médaille*, *Un sorcier blanc à Zangali*, etc. Bien qu'ils ne sortent pas tous du « moule » éducatif chrétien, la plupart de ces auteurs semblent avoir été inspirés par la thématique religieuse et l'idéologie chrétienne. Notre but est de préciser quelque peu cette impression d'ensemble : quels romanciers, parmi ceux-là, ont été marqués par le christianisme, et singulièrement par l'école protestante ou catholique ? Comment, à partir de quels indices, et jusqu'à quel point peut-on apprécier l'influence des missions chrétiennes sur l'œuvre romanesque et, à travers elle, sur la philosophie personnelle et les choix existentiels de l'un ou l'autre de ces écrivains ?

Pour répondre à ces questions, nous nous baserons tour à tour sur ce que nous savons de leur histoire et sur l'analyse de leurs textes. Notre première partie donnera un bref aperçu de la religion et de l'éducation chrétiennes au Cameroun pendant la période coloniale. Suivra un regard sur la biographie de quelques romanciers représentatifs de la mission évangélistique. Le troisième volet analysera l'efficacité de la corrélation entre le christianisme et la création

¹ Selon René Philombe, « les trente ans de l'occupation du Cameroun par l'Allemagne n'avaient laissé aucun auteur intéressant. Ce fut donc un vide littéraire quasi-total » (*Le Livre camerounais et ses auteurs. Une contribution à l'histoire littéraire de la République Unie du Cameroun de 1895 à nos jours avec une notice bio-bibliographique des auteurs*. Yaoundé : Éd. Semences africaines, 1984, 302 p. ; p. 56).

artistique chez les écrivains identifiés, avant de conclure par l'examen de leur vision du monde.

L'école chrétienne dans l'entreprise coloniale au Cameroun

Colonie allemande (1884-1916), puis territoire placé sous tutelle de la SDN relayée par l'ONU, et administré à ce titre par la France et l'Angleterre, le Cameroun a subi l'emprise de la fameuse « trinité coloniale » – d'aucuns parlent des trois « calamités coloniales » – formée par l'administrateur, le militaire et le missionnaire ; selon la formule de J. Suret-Canale en 1977 : « La trinité qui préside à l'origine de l'entreprise coloniale comprend l'officier, l'administrateur et enfin le missionnaire. En marge de l'appareil officiel, ce dernier a souvent précédé les deux autres »². Autrement dit, la mission évangélicatrice a souvent été le cheval de Troie des impérialismes européens. Le discours de Léopold II de Belgique³ aux missionnaires se rendant au Congo en 1883 est sans équivoque :

Prêtres, vous allez certes pour l'évangélisation, mais cette évangélisation doit s'inspirer avant tout des intérêts de la Belgique et de l'Europe. Le but principal de votre mission en Afrique n'est donc point d'apprendre aux nègres à connaître Dieu, car ils le connaissent déjà [...] Vous n'irez donc pas leur apprendre ce qu'ils savent déjà. C'est donc dire que vous interpréterez l'évangile de façon qu'il sert [*sic*] à mieux protéger nos intérêts dans cette partie du monde⁴.

L'Église chrétienne a ainsi beaucoup contribué à conforter le pouvoir colonial et à lui servir d'écran mystificateur auprès des indigènes⁵. À l'époque française, l'enseignement catholique fut par ailleurs mis, de gré ou de force, au service de la politique scolaire du pouvoir colonial. C'est ainsi que la loi du 1^{er} octobre 1920 sur l'enseignement privé confessionnel prescrivait l'enseignement exclusif

² SURET-CANALE (J.), *Afrique noire occidentale et centrale*. Tome 2 : *L'ère coloniale (1900-1945)*. Paris : Éditions Sociales, 1977, 636 p. ; p. 443.

³ NdIR : l'attribution de ce discours à Léopold II, qu'on peut lire en divers ouvrages et qui circule sur la toile, semble peu fondée.

⁴ Cité dans OWONO-KOUMA (Auguste), *Mongo Beti romancier et l'Église catholique romaine*. Préface de Mosé Chimoun, postface d'Éloi Messi Metogo. Paris : L'Harmattan, coll. Études Africaines, 2010, 391 p. ; p. 383.

⁵ S'agissant de l'installation et de l'expansion des Missions et des Églises au Cameroun, toutes confessions confondues, voir dans ce dossier l'article de François Guiyoba ; de même, pour ce qui est de l'inventaire des établissements secondaires missionnaires et de leur rayonnement.

en langue française. Du reste, cette stratégie d'aliénation était vivement encouragée par l'octroi de subventions aux écoles des missions à la mesure de leur soumission. Il s'ensuit que l'école coloniale, tant publique que privée confessionnelle, constituait la « pierre angulaire de tout l'édifice colonial »⁶.

Dans ce cadre général, les missions chrétiennes et les congrégations religieuses ont eu un impact considérable sur la vie sociale, singulièrement au Cameroun. Les écoles confessionnelles ne se sont pas contentées de jouer un rôle de premier plan dans la diffusion du christianisme : elles « étaient des pépinières non seulement de fonctionnaires et de prêtres, mais aussi d'écrivains »⁷. Quels ténors de l'écriture romanesque de cette période apparaissent dès lors comme des produits de l'école chrétienne ?

Quelques romanciers, produits des missions chrétiennes

À l'instar de la littérature négro-africaine d'expression française dans son ensemble, la littérature camerounaise a vu tout d'abord éclore des poètes, tel Louis-Marie Pouka ; à partir de 1954, « l'avènement fulgurant du roman », selon le mot de Philombe, sera favorisé par le contexte d'effervescence et de turbulence que décrit Lucien Laverdière :

Des idéologies nouvelles pénètrent l'Afrique par ceux qui reviennent d'Europe après la guerre et par une plus libre circulation de livres, journaux, et revues [...] le Cameroun traverse alors une période d'agitation, de contestation politique, sociale et religieuse remarquables⁸.

Les romanciers de cette époque ont bien entendu été marqués par ce contexte. Parmi eux, certains l'ont été, à un niveau plus ou moins profond, par l'enseignement religieux chrétien. Nous nous limiterons ici aux figures majeures que sont Ferdinand Oyono (1929-2010), Mongo Beti (1932-2001), Benjamin Matip (1932-) et René Philombe (1932-2001), dont nous commencerons par rappeler brièvement quelques éléments biographiques.

⁶ ESSIBEN (M.), *Colonisation et évangélisation en Afrique. L'héritage scolaire du Cameroun, 1885-1956*. Bern, Frankfurt a.M., Las Vegas : Peter Lang, 1980, 295 p. ; p. 15.

⁷ PHILOMBE (R.), *Le Livre camerounais et ses auteurs*, op. cit., p. 88.

⁸ LAVERDIÈRE (L.), *L'Africain et le missionnaire. L'image du missionnaire dans la littérature africaine d'expression française. Essai de sociologie littéraire*. Montréal : Éd. Bellarmin, 1987, 608 p. ; p. 324.

Ferdinand Léopold Oyono⁹ naît le 14 septembre 1929 à Ngoulemakong, près d'Ebolowa. Grâce au statut d'« évolué » de son père (écrivain-interprète, puis rédacteur des services civils et financiers), le jeune Oyono passe une enfance dorée dans le quartier européen d'Ebolowa. Quand il a neuf ans, sa mère, fervente chrétienne, décide de se séparer de son mari devenu polygame, et s'installe près de la mission catholique où elle s'occupe désormais de ses enfants en gagnant sa vie comme couturière ambulante. Dès lors, l'enfant, conscient des sacrifices consentis par sa mère, lui manifeste un amour profond tandis qu'il déteste cordialement son père. À partir de 1939, il fréquente l'école primaire de la mission où il est enfant de chœur. Il rend de menus services à la paroisse sans être *boy* en tant que tel. En outre, il accompagne souvent les Pères lors des tournées en brousse. Après son succès au CEPE, son géniteur, très fier de lui, décide de l'envoyer au lycée Leclerc de Yaoundé ; sa mère aurait préféré le voir intégrer le Petit séminaire d'Edéa. Après Yaoundé, il poursuit ses études secondaires, puis il part étudier le droit en France.

Benjamin Matip naît à Song Mandeng (Eséka) le 15 mai 1932. Élève à l'école primaire de la mission protestante américaine, il entre en 1948 au lycée Leclerc de Yaoundé. Titulaire d'une bourse, il ira lui aussi en France poursuivre de brillantes études de droit. Plus tard, il sera un juriste compétent, par ailleurs féru de littérature.

René Philombe (Philippe Louis Ombede) naît à Ngaoundéré le 13 novembre 1930. Son cas est assez spécial ; au dire de l'écrivain lui-même, il s'appelait Yaya, nom donné par son père, alors écrivain-interprète et ami d'un *lamido*. Mais à l'arrivée impromptue d'un prêtre blanc, le père, pris d'une panique étrange, va changer son nom et l'appeler Philippe Louis Ombede. Il suivra le cursus primaire jusqu'au CEPE, puis le primaire supérieur jusqu'en deuxième année. De toute évidence, il n'a été élève à l'école d'aucune mission chrétienne. Néanmoins, l'incident du changement de nom confirme, s'il en était besoin, l'influence du missionnaire blanc à l'époque coloniale. Après avoir suivi des cours par correspondance, Ombede devint secrétaire de police jusqu'à ce qu'en 1955, il soit frappé de paraplégie des deux jambes. Sa vie d'écrivain commence en 1958. Philombe sera secrétaire général de l'APEC

⁹ Informations disponibles sur : [wikipedia.org/wiki/Ferdinand Oyono](http://wikipedia.org/wiki/Ferdinand_Oyono) ; consulté le 23/01/2011.

(Association des Poètes et Écrivains Camerounais) pendant plusieurs années¹⁰.

Le dernier et non le moindre de notre liste, Mongo Beti, de son vrai nom Alexandre Medza Biyidi Awala, fait partie des plus grands écrivains africains. Né le 30 juin 1932 à Akometan (Mbalmayo), il est orphelin de père à 7 ans. Sa mère, veuve courageuse et mère chrétienne exemplaire, a des convictions et des pratiques religieuses strictes. Elle suit de près l'éducation religieuse du jeune Biyidi qu'elle s'efforce de soumettre à une pratique religieuse suivie et assez rigoureuse. Il fréquente successivement les écoles d'Efok, Ebolowa et Mbalmayo où il fait sa première communion. Après le CEPE, il entre au petit séminaire d'Akono. En 1945, il est renvoyé au cours de l'année scolaire qu'il terminera à Ebolowa. Cette humiliation, ressentie comme une injustice, semble l'avoir blessé profondément. Alexandre Biyidi va se consacrer pendant quelque temps à la culture du cacao dans la plantation familiale. En 1947, il est admis au lycée Leclerc de Yaoundé, où il subit l'influence du « climat laïc et libertin »¹¹, celle d'un milieu où la religion est « libre, optionnelle et secondaire »¹². Ajoutons que le vent du nationalisme politique souffle en même temps que celui de l'anticléricalisme : la fondation de l'UPC (Union des Populations du Cameroun) a lieu le 10 avril 1948. En 1951, nanti du Baccalauréat, Biyidi ira en France commencer ses études universitaires à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence, études qu'il poursuivra à la Sorbonne.

Comment la formation et/ou l'influence reçues par les quatre écrivains sont-elles perceptibles dans leurs œuvres romanesques de la période étudiée ?

Tel arbre, tel fruit ?

F.L. Oyono est l'auteur de trois titres qui font de lui l'un des plus grands romanciers africains : *Une vie de boy*, *Le Vieux Nègre et la médaille* et *Chemin d'Europe*¹³. Ces trois œuvres de fiction le rangent parmi ceux qu'on peut appeler les romanciers de la révolution africaine¹⁴. Écrivain prolifique et protéiforme, Benjamin Matip a

¹⁰ Cf. http://express.com/archive/Centrage/Cameroun/Camerounbio/238_rene_philombe.htm ; consulté le 24/01/2011.

¹¹ LAVERDIÈRE (L.), *L'Africain et le missionnaire*, op. cit., p. 324.

¹² LAVERDIÈRE (L.), *L'Africain et le missionnaire*, op. cit., p. 324.

¹³ OYONO (F.), *Une vie de boy*. Roman. Paris : R. Julliard, 1956, 183 p. ; *Le Vieux Nègre et la médaille*. Roman. Paris : R. Julliard, 1956, 211 p. ; *Chemin d'Europe*. Roman. Paris : R. Julliard, 1960, 199 p. (diverses rééditions ensuite).

¹⁴ fr.wikipedia.org/wiki/Ferdinand_Oyono ; consulté le 23/01/2011.

écrit, entre autres, *Afrique, nous t'ignorons !*¹⁵. Sous les pseudonymes successifs de Mbu Ewondo, Eza Boto, et surtout Mongo Beti, le plus connu, Alex Medza Biyidi Awala est un intellectuel fécond, polyvalent et percutant : essayiste, pamphlétaire, éditeur, libraire, et surtout romancier. Dans le cadre de la présente contribution, on s'intéressera particulièrement aux œuvres romanesques suivantes : *Ville cruelle*, *Le Pauvre Christ de Bomba*, *Mission terminée* et *Le Roi Miraculé*¹⁶. Enfin, R. Philombe est l'auteur de deux romans : *Sola, ma chérie* et *Un sorcier blanc à Zangali*¹⁷.

Une approche à la fois analytique, comparative et synoptique des récits répertoriés ci-dessus nous permettra de mettre en exergue un certain nombre de traits communs aux quatre romanciers. Il s'agit notamment : du contexte historique de la colonisation ; de l'inspiration autobiographique de la majorité de leurs récits ; de la peinture réaliste, sous forme de dénonciation, de la société coloniale avec ses antagonismes ; de la peinture satirique du christianisme à travers celle du microcosme paroissial, et bien entendu celle du personnage haut en couleurs qu'est souvent le missionnaire.

Le trait dominant de la fiction romanesque analysée ici est d'être ce que Pierre Tchoungui appelle « une littérature témoignage »¹⁸, c'est-à-dire que leurs auteurs, non seulement participent des traditions et de la culture des personnages qu'ils nous présentent, mais aussi qu'ils s'appuient sur leur expérience personnelle :

Tout comme leurs différents héros, ils ont connu l'époque coloniale. L'écrivain camerounais ne se détache pratiquement jamais de son terroir natal. La lecture des œuvres trahit ce rapport

¹⁵ MATIP (B.), *Afrique, nous t'ignorons !* Roman. Paris : R. Lacoste, coll. Voyages, 1956, 125 p.

¹⁶ BOTO (Eza), *Ville cruelle*. [S.l.] : Éditions africaines, [1954], 221 p. ; *Le Pauvre Christ de Bomba*. Roman. Paris : R. Laffont, 1956, 370 p. ; *Mission terminée*. Roman. Paris : Buchet/Chastel, 1957, 254 p. ; *Le Roi Miraculé. Chronique des Essazam*. Roman. Paris : Buchet-Chastel-Corrèa, 1958, 255 p. (diverses rééditions ensuite).

¹⁷ PHILOMBE (R.), *Sola ma chérie*. Yaoundé : Abbia (avec la coll. de CLE), 1966, 125 p. ; *Un sorcier blanc à Zangali*. Roman. Yaoundé : CLE, coll. Abbia, n°22, 1969, 191 p.

¹⁸ TCHOUNGUI (P.), « Survivances ethniques et mouvance moderne. Le Cameroun dans le miroir de ses écrivains (imagologie et ethnopsychologie littéraire) », dans MELONE (Th.), dir., *Mélanges africains*. Préface de Roger Caillois. Yaoundé : Éd. Pédagogiques Afrique Contact, 1973, 366 p. ; p. 330.

étroit qui existe entre l'auteur et son œuvre. [...] Ce sont d'authentiques témoignages¹⁹.

À ce titre, tous les récits sans exception rendent compte de ce qui a été ressenti par leurs auteurs dans un contexte historique de domination, et particulièrement dans un Cameroun assujéti et exploité, qui tente de secouer le joug colonial. Outre cette dimension politique, on pourrait même parler du caractère régionaliste, voire de la dimension ethnolinguistique de ces œuvres qui ont souvent pour cadre géographique et spatial le terroir de leurs auteurs respectifs. Il n'y a pas jusqu'à l'onomastique qui ne trahisse l'origine socioculturelle des écrivains²⁰.

L'inspiration autobiographique et historique de ces récits n'a pas échappé à la critique. C'est ainsi que Charles Bernard écrit :

Les personnages et les événements que nous présente Oyono tirent leur substance de l'expérience vécue de l'auteur dans cette société mixte, et on ne peut comprendre leur physionomie et leur psychologie que dans ce contexte²¹.

P. Tchoungui est encore plus explicite :

Si les écrivains se plaisent à parler de leurs pays, de leur région, ils se plaisent surtout à parler d'eux-mêmes, ce caractère essentiellement autobiographique des œuvres est peut-être une meilleure preuve encore de cette symbiose existant entre l'écrivain et son œuvre²².

Du fait de cette transposition artistique de la vie réelle dans la fiction romanesque, les œuvres dites de jeunesse abondent particulièrement en éléments autobiographiques. Tel est le cas notamment de *Ville cruelle* (Eza Boto), du *Pauvre Christ de Bomba*, de *Mission terminée* et du *Roi miraculé* de Mongo Beti. Ainsi, entre le personnage de Banda dans *Ville cruelle* et le jeune Biyidi, il y a un certain nombre de similitudes : orphelins de pères, très attachés à leurs mères ; cycle primaire écourté ; travail dans la cacaoyère de la famille. Sans doute est-ce le même Biyidi que masquent les personnages de Kris et Medza, des lycéens en vacances, dans *Le Roi miraculé* et *Mission*

¹⁹ TCHOUNGUI (P.), « Survivances ethniques et mouvance moderne », *art. cit.*, p. 330.

²⁰ Rappelons que Mongo Beti veut dire « fils de Beti », d'après le groupe ethnique d'origine de l'écrivain.

²¹ BERNARD (Ch.), dans *La Tribune de Lausanne*, p. 4. Cité d'après wwri.babelio.com/auteur/Ferdinand_Oyono ; consulté le 23/01/2011.

²² TCHOUNGUI (P.), « Survivances ethniques et mouvance moderne », *art. cit.*, p. 330.

terminée. Les critiques, tel Pierre Tchoungui, pensent aussi reconnaître dans *Ville cruelle*, *Le Pauvre Christ de Bomba* et *Le Roi miraculé* les mauvais rapports du lycéen Biyidi avec les autorités administratives et religieuses, et ils expliquent ainsi sa critique virulente des deux catégories de personnages. De même, dans *Une vie de boy*, le personnage de Toundi serait l'avatar d'Oyono, jeune garçon aux parents séparés, adulant sa mère, détestant son père, et vivant au contact des prêtres blancs qu'il accompagne dans leurs tournées en zone rurale.

Un autre trait récurrent dans ces récits est l'omniprésence interagissante de la fameuse « trinité coloniale » (administrateur, officier, missionnaire) et, de manière générale, la transposition fort réussie de la structure sociale des colonies dans la structure romanesque des récits. En effet, comme dans la vie réelle, l'univers romanesque est une société hétérogène, divisée par des intérêts contradictoires : les mondes antithétiques du Blanc et du Noir, du colonisateur et du colonisé, s'aperçoivent jusque dans l'occupation de l'espace ; le racisme omniprésent et les rapports rigoureusement verticaux ne font qu'envenimer les contradictions, l'incompréhension, l'incommunicabilité et les complexes divers entre ces deux univers. Ces romans sont donc des réquisitoires enflammés, dénonçant de manière systématique et virulente les exactions du système colonial à l'encontre des collectivités comme des individus : l'humiliation subie par Meka, la violence exercée sur Zachée Momha et sur Banda. Toundi, Aki Barnabas, entre autres, en font eux aussi l'amère expérience. La prétendue mission civilisatrice est brutalement démasquée et prise à partie : comme le Blanc aurait mieux fait de rester chez lui !

La critique caustique de la religion chrétienne, de la mission évangélisatrice, et particulièrement du personnage du missionnaire et de son monde fait également l'unanimité chez les quatre écrivains. Dans *Afrique, nous t'ignorons* de Matip, Zachée Momha, pourtant chrétien protestant, s'en prend violemment au Père William. Tous ces romanciers dénoncent le rôle inhibiteur et soporifique du christianisme, véritable « opium du peuple », facteur puissant de domination et de duperie au service de la colonisation. Un titre comme *Un sorcier blanc à Zangali* suffit à évoquer la figure contestée et ambiguë du prêtre blanc.

Il ressort cependant des différents récits que le missionnaire est un personnage très complexe : certes, il présente quelques traits positifs, mais il a surtout des défauts et des travers si surprenants qu'il devient un contre-témoignage vigoureux pour le message

d'amour qu'il est venu apporter à ces païens que sont les autochtones. Ses rapports de solidarité, voire de complicité avec ses frères blancs et le pouvoir politique représentent le plus grave reproche qui lui a été adressé par les colonisés. Ceux-ci l'accablent d'autres griefs : cupidité, hypocrisie, injustice flagrante, agitation sociale, immoralité, aliénation des consciences des indigènes et nationalisme frileux.

Comme pour le Père Drumont dans *Le Pauvre Christ de Bomba*, qu'on peut voir comme un récit allégorique, le constat d'échec semble généralisable non seulement à l'évangélisation des peuples noirs, mais aussi au colonialisme européen. Les personnages indigènes qui gravitent autour du prêtre blanc observent à la loupe ses moindres faits et gestes pour en rire sous cape. On peut en conclure que les personnages sont les délégués des auteurs dans leur entreprise anticolonialiste et anticléricale.

La vision du monde des quatre romanciers

À l'instar de la grande majorité des intellectuels camerounais, trois des quatre romanciers étudiés : Oyono, Matip et Mongo Beti, sont passés par le « moule » des écoles catholiques ou protestantes. Tout les prédisposait donc à témoigner de leur foi, à vivre leur christianisme, et à lui manifester leur sympathie dans leurs écrits respectifs. Or, au terme de cette rapide analyse, il apparaît qu'il n'en est rien.

Quant à Philombe, son premier contact, par père interposé, avec la religion des maîtres à travers le personnage influent du prêtre blanc ne le préparait nullement à aller dans le même sens. Tout au contraire, il affichait un certain athéisme, et le contexte colonial oppressant n'était pas pour corriger cette attitude de rejet. En fin de compte, c'est au cœur de ce système oppressif et discriminatoire que son caractère frondeur et revêche a été formé pour vilipender les injustices révoltantes.

Ceci n'est évidemment pas incompatible avec une forme d'humanisme et de tolérance voltairienne. De fait, vers la fin de sa vie, rapporte Charles Nkoulou, Philombe était rentré dans son village natal, et, devenu œcuméniste, il prônait une sorte d'humanisme athée à l'instar de son maître Voltaire ; d'où sa déclaration : « la meilleure religion de la terre c'est l'amour du prochain »²³. Par

²³ NKOULOU (Ch.), « René Philombe par presque lui-même : la légende de l'homme. Figures majeures ». Disponible sur : www.africultures.com.php/?nov ; consulté le 18/04/2013.

ailleurs, une autre dimension de la philosophie personnelle de Philombe apparaît dans l'explication qu'il a donnée lui-même du prénom qu'il s'était choisi pour son pseudonyme : « Et René ? C'est tout un programme, tout un idéal même. Cela signifie que l'homme chaque jour "renaît", se remet en cause, questionne le passé, le présent, pour mieux préparer le futur »²⁴. Renaissance ou rénovation, questionnement méthodique, regard prospectif : quelle vision plus optimiste et dynamique de la vie humaine ?

Les trois confrères de Philombe, sans peut-être pousser jusqu'à l'athéisme comme lui, affichent malgré tout une attitude résolument anticléricale, dans la mesure où tous les récits analysés ici sont des satires virulentes contre la colonisation en général, et contre la religion chrétienne et ses représentants en particulier. La formation juridique de Matip semble l'avoir rendu très sensible à tout ce que la colonisation et ses thuriféraires ont généré comme injustices et violations des droits de l'homme. Bref, Matip s'insurge contre la trahison de l'humain, par les missionnaires tant protestants que catholiques. Quant à Mongo Beti, véritable « écho sonore de son temps » à l'instar du poète hugolien, il se dresse, dès son premier roman, tel un « dénonciateur public qui crie du haut d'une vigie à la vue des écueils et veut contribuer à les aplanir »²⁵. Avec plus ou moins de pugnacité, les quatre romanciers font unanimement écho au Césaire du *Cahier d'un retour au pays natal* : ils veulent être « la voix des sans voix », non seulement de leurs frères noirs mais de tous les colonisés.

Des critiques ont quelquefois stigmatisé ces descriptions à la Balzac, ces portraits croqués au vitriol de la « triple calamité » qu'ils dépeignent avec un réalisme cru, voire exagéré, déformé, et donc peu crédible dans la mesure où il semble inspiré par la haine et la mauvaise foi. L. Laverdière, qui a vécu et enseigné longtemps au Cameroun et en Afrique centrale, s'est intéressé à la question du rapport entre réalité et fiction dans la littérature africaine d'expression française. Ses recherches ont conclu à « l'indéniable valeur documentaire des romans africains [grâce à] un enracinement historique très poussé [...] ». Et d'ajouter : « J'ai pu identifier de façon très précise le ou les missionnaires qui ont servi de modèle aux romanciers »²⁶.

Que conclure de cette démonstration ? Avec le recul que l'on a aujourd'hui, on voit encore mieux l'influence de ces auteurs dont

²⁴ NKOULOU (Ch.), « René Philombe par presque lui-même... », *art. cit.*

²⁵ PHILOMBE (R.), *Le Livre camerounais et ses auteurs*, *op. cit.*, p. 87.

²⁶ LAVERDIÈRE (L.), *L'Africain et le missionnaire*, *op. cit.*, p. 41.

les livres pourraient être comparés, à divers égards, à la littérature militante des philosophes du 18^e siècle : c'étaient comme autant de bombes lancées contre l'« Ancien régime » colonial. Une fois de plus est vérifiée l'importance de la culture en général, de la littérature en particulier, et donc de l'artiste dans le devenir humain. Et L. Laverdière a dès lors raison d'écrire :

La littérature, qu'elle s'incarne dans une œuvre de génie ou dans une œuvre médiocre, reflète toujours une image et une interprétation de la société à un moment historique donné, dans une « vision » qui participe de la réalité, mais aussi de l'idéal souhaité ou poursuivi par l'écrivain ²⁷.

■ Alphonse MOUTOMBI ²⁸

²⁷ LAVERDIÈRE (L.), *L'Africain et le missionnaire*, op. cit., p. 43.

²⁸ École Normale Supérieure de Yaoundé / Université de Yaoundé I.